

Homélies sur les Évangiles

saint Grégoire le Grand

LIVRE II

Homélie 25

Prononcée devant le peuple
dans la basilique de saint Jean, dite Constantinienne

20 avril 591 (vendredi de Pâques)

L'apparition à Marie-Madeleine

Saint Jean raconte l'apparition du Christ ressuscité à sainte Marie-Madeleine, près du tombeau : tout en pleurs, celle-ci croit le Seigneur enlevé, jusqu'au moment où elle le reconnaît sous les traits de celui qu'elle prenait pour le jardinier. Grégoire commente cette page d'Évangile avec émotion. Il ne cache pas sa vénération pour Marie-Madeleine, qu'il considère comme ne faisant qu'une avec la pécheresse que saint Luc nous montre aux pieds de Jésus (cf. Lc 7, 36-50, passage commenté dans l'Homélie 33) et avec Marie, sœur de Lazare. Très heureusement, l'orateur rapproche Marie-Madeleine de l'Épouse du Cantique des Cantiques. Amour, larmes et désir caractérisent en effet ces deux personnages.

L'Homélie se présente en deux parties : la première commente l'évangile verset par verset; la seconde expose la doctrine de la Rédemption, victoire du Christ sur la mort, Satan et le péché. La conclusion convie les pécheurs à la pénitence.

I- (1-6) Pécheresse, Marie a lavé par ses larmes la souillure de ses fautes. Elle reste seule au tombeau après le départ des disciples, et mérite ainsi de voir le Seigneur. Toute cette première partie de l'Homélie est consacrée par saint Grégoire à chanter en Marie-Madeleine la force immense de la charité quand elle embrase une âme. On ne peut lire un tel passage sans se sentir gagné par le feu qui brûlait dans le cœur du prédicateur.

II- (7-10) Passant ensuite à un thème proprement théologique, le pape compare la Rédemption à la pêche à l'hameçon de Léviathan, dont parle Job. Le diable a mordu à l'appât de l'humanité du Christ, et l'aiguillon de la divinité lui a perforé la mâchoire, le contraignant ainsi à relâcher ses autres proies. Grâce à quoi il nous est maintenant possible d'échapper à sa gueule par la pénitence. Et c'est là que notre orateur rejoint sainte Marie-Madeleine, dont il paraissait s'être tant éloigné. Que d'exemples des miséricordes du Seigneur nous sont donnés, s'écrie-t-il : Pierre, le larron, Zachée et Marie. Comme eux, renaissions donc par les larmes et évitons désormais le péché.

Jn 20, 11-18

En ce temps-là, Marie se tenait près du tombeau, au-dehors, et pleurait. Tout en pleurant, elle se pencha et regarda dans le tombeau; elle vit deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête, l'autre aux pieds de l'endroit où l'on avait déposé le corps de Jésus. Ils lui dirent : «Femme, pourquoi pleures-tu?» Elle leur dit : «Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a mis.» Ayant dit cela, elle se retourna et vit Jésus debout, mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui

dit : «Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu?» Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : «Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je le prendrai.» Jésus lui dit : «Marie!» Elle se retourna alors et lui dit : «Rabboni!», c'est-à-dire : «Maître». Jésus lui dit : «Ne me touche pas, car je ne suis pas encore remonté vers mon Père. Mais va vers mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.» Marie-Madeleine alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur et qu'il lui avait dit ces choses.

Marie-Madeleine avait été une pécheresse dans la ville. Mais en aimant la Vérité, elle lava par ses larmes la souillure de ses fautes. Ainsi s'accomplit la parole de la Vérité : «Ses nombreux péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.» (Lc 7, 47). Car elle que le péché avait d'abord maintenue dans la froideur, l'amour la fit ensuite brûler ardemment.

Arrivée au tombeau et n'y ayant pas trouvé le corps du Seigneur, elle crut qu'on l'avait enlevé, et elle l'annonça aux disciples. Ceux-ci vinrent, constatèrent et crurent qu'il en était bien comme cette femme le leur avait dit. Le texte note alors à leur sujet : «Les disciples s'en retournèrent donc chez eux.» (Jn 20, 10). Puis il ajoute : «Marie, elle, se tenait près du tombeau, au-dehors, et pleurait.» Voilà qui doit nous faire mesurer la force de l'amour qui embrasait l'âme de cette femme. Les disciples s'éloignaient, mais elle, elle ne s'éloignait pas du tombeau du Seigneur. Elle cherchait celui qu'elle n'avait pas trouvé; elle pleurait en le cherchant, et enflammée par le feu de son amour, elle brûlait du désir de celui qu'elle croyait enlevé.

Ainsi arriva-t-il qu'elle fut alors seule à le voir, elle qui était restée pour le chercher. Car c'est bien la persévérance qui donne son efficacité à la bonne œuvre. La Vérité ne l'affirme-t-elle pas : «Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.» (Mt 10, 22). D'ailleurs, selon les préceptes de la Loi, la queue de la victime devait être offerte en sacrifice, parce que la queue est à l'extrémité du corps. Or celui-là fait une bonne offrande qui conduit le sacrifice d'une bonne œuvre à son achèvement normal. Dans le même sens, on raconte que Joseph était seul parmi ses frères à avoir une robe descendant jusqu'aux talons. Et une robe descendant jusqu'aux talons représente la bonne œuvre menée à son terme.

2. Marie, tout en pleurant, se pencha et regarda dans le tombeau. Assurément, elle avait déjà vu que le tombeau était vide; elle avait déjà annoncé l'enlèvement du Seigneur. Pourquoi donc se penche-t-elle encore? Pourquoi désire-t-elle voir à nouveau? Mais c'est que pour celui qui aime, regarder une fois ne suffit pas, car la force de l'amour augmente la volonté de chercher. Elle a cherché d'abord sans rien trouver; mais parce qu'elle a persévéré dans sa recherche, elle a fini par trouver. Que s'est-il passé? Ses désirs se sont accrus de n'être pas rassasiés, et en s'accroissant, ils ont étreint ce qu'ils avaient trouvé. On retrouve là ce que dit l'Eglise au sujet de l'Epoux dans le Cantique des Cantiques : «Au lit, pendant la nuit, j'ai cherché celui qu'aime mon âme. Je l'ai cherché, et je ne l'ai pas trouvé. Je me lèverai et parcourrai la ville. Dans les rues et sur les places, je chercherai celui que mon cœur aime.»

(Ct 3, 1-2). Et comme elle ne trouve pas celui qu'elle cherche, elle répète : «Je l'ai cherché, et je ne l'ai pas trouvé.» Mais quand on ne se lasse pas de chercher, on ne tarde pas à trouver; c'est pourquoi elle ajoute : «Les gardes m'ont rencontrée, ceux qui veillent sur la ville : «Avez-vous vu celui qu'aime mon âme?» A peine les avais-je dépassés que j'ai trouvé celui qu'aime mon âme.» (Ct 3, 3-4). Nous cherchons le Bien-Aimé au lit lorsque dans les brefs moments de repos de la vie présente, nous désirons avec ardeur notre Rédempteur. C'est dans la nuit que nous le cherchons, parce que même si notre âme veille en lui, nos yeux n'y voient encore rien. Mais si quelqu'un n'a pas trouvé son Bien-Aimé, il ne lui reste qu'à se lever et à parcourir la ville, c'est-à-dire à passer en revue dans son âme la sainte Eglise des élus. Qu'il le cherche par les rues et par les places, c'est-à-dire qu'il examine ceux qui s'avancent par la voie étroite ou par la voie large, afin de s'efforcer de découvrir en eux des traces du Bien-Aimé, car il y a des actes de vertu à imiter même chez certains séculiers.

Tandis que nous cherchons, les gardes qui veillent sur la ville nous rencontrent, en ce sens que les saints Pères, qui veillent sur l'Eglise, subviennent à nos bons désirs de savoir et nous enseignent par leurs paroles et leurs écrits. A peine les avons-nous dépassés que nous trouvons celui que nous

aimons, puisque même si notre Rédempteur fut par humilité un homme parmi les hommes, il demeure cependant, par sa divinité, au-dessus des hommes. Lorsque nous avons dépassé les gardes, nous trouvons donc le Bien-Aimé, parce qu'en voyant que les prophètes et les apôtres lui sont inférieurs, nous en venons à le considérer comme au-dessus des hommes, lui qui est Dieu par nature.

Dieu commence par se faire chercher sans se laisser trouver, afin qu'on le retienne plus étroitement quand on l'a trouvé. En effet, ainsi que nous l'avons dit, les saints désirs s'accroissent de n'être pas rassasiés tout de suite. Si, au contraire, ils s'affaiblissent de n'être pas rassasiés tout de suite, c'est qu'ils n'étaient pas de vrais désirs. Quiconque a pu toucher la Vérité s'est embrasé de cet amour. C'est pourquoi David s'écrie : «Mon âme a soif du Dieu vivant. Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu?» (Ps 42, 3). Et il nous adresse ce rappel pressant : «Cherchez sa face constamment.» (Ps 105, 4). Le prophète affirme de même : «Mon âme vous a désiré pendant la nuit, et mon esprit veillera pour vous dès le matin, au plus intime de moi.» (Is 26, 9). L'Eglise déclare également dans le Cantique des Cantiques : «Moi, je suis blessée d'amour.» (Ct 5, 8). Il est juste que l'Eglise soit guérie à la vue du Médecin, elle qui le désire avec une telle ardeur qu'elle porte en son cœur une blessure d'amour. Aussi dit-elle encore : «Mon âme s'est fondue lorsque mon Bien-Aimé a parlé.» (Ct 5, 6)

L'âme de celui qui ne cherche pas la face de son Créateur reste froide en elle-même et s'endurcit de mauvaise manière. Mais qu'elle commence à brûler du désir de suivre celui qu'elle aime, et la voilà qui court, toute fondue par ce feu de l'amour. Tourmentée par le désir, elle en vient à ne plus attacher de valeur à tout ce qui lui plaisait dans le monde; elle n'aime plus rien en dehors de son Créateur, et ce qui auparavant la charmait lui devient dès lors terriblement insupportable. Rien ne console sa tristesse tant qu'elle ne voit pas l'objet de ses désirs. Elle s'afflige; la lumière elle-même lui est en dégoût. Par un tel feu, la rouille de ses péchés est décapée : comme l'or dont l'éclat s'est terni à l'usage, l'âme embrasée retrouve son brillant par cette chaleur brûlante.

3. Cette femme qui aime, qui se penche à nouveau dans le tombeau qu'elle avait déjà examiné, voyons à quel fruit aboutit la force de l'amour qui la pousse à recommencer sa recherche : «Elle vit deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête, l'autre aux pieds de l'endroit où l'on avait déposé le corps de Jésus.» Pourquoi, en ce lieu qu'avait occupé le corps du Seigneur, ces deux anges apparaissent-ils assis l'un à la tête et l'autre aux pieds, sinon parce que le mot [grec] «ange» signifie en latin «celui qui annonce»? Or, à l'issue de sa Passion, il fallait annoncer celui qui est à la fois Dieu avant les siècles et homme à la fin des siècles. Un ange est pour ainsi dire assis à la tête, quand l'apôtre Jean proclame : «Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu.» (Jn 1, 1). Et un ange est pour ainsi dire assis aux pieds, lorsque Jean affirme : «Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.» (Jn 1, 14)

En ces deux anges, nous pouvons encore reconnaître les deux Testaments : l'un qui précède, l'autre qui suit. Ces anges sont en effet reliés l'un à l'autre par la place qu'avait occupée le corps du Seigneur : puisque les deux Testaments s'accordent pour annoncer un Seigneur incarné, mort et ressuscité, c'est comme si l'Ancien Testament s'asseyait à la tête, et le Nouveau aux pieds. C'est pourquoi les deux chérubins qui couvrent [de leurs ailes] le propitiatoire se regardent l'un l'autre, le visage tourné vers lui (cf. Ex 25, 20). Chérubin signifie «plénitude de la connaissance». Que peuvent donc symboliser les deux chérubins, sinon les deux Testaments? Quant au propitiatoire, il figure le Seigneur incarné, de qui Jean déclare : «C'est lui qui est victime de propitiation pour nos péchés.» (1 Jn 2, 2). L'Ancien Testament annonce ce qui doit être accompli par le Seigneur, et le Nouveau le proclame, une fois accompli. Ils sont donc comme les deux chérubins : ils se regardent l'un l'autre en tournant leur visage vers le propitiatoire. Car du fait qu'ils voient le Seigneur incarné placé entre eux, leurs regards sont en harmonie, puisqu'ils concordent dans tout ce qu'ils rapportent du mystère de son plan de salut.

4. Les anges interrogent Marie : «Femme, pourquoi pleures-tu?» Elle leur répond : «Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a mis.» La Sainte Ecriture, qui fait couler en nous des larmes d'amour, les adoucit pourtant, quand elle nous promet que nous verrons notre Rédempteur.

A propos de ce récit, remarquons que la femme ne répond pas : «On a enlevé le corps de mon Seigneur», mais : «On a enlevé mon Seigneur.» La Sainte Ecriture exprime parfois le tout par la partie, ou la partie par le tout. Par exemple, une partie signifie le tout lorsqu'il est écrit au sujet des fils de Jacob : «Jacob descendit en Egypte avec soixante-dix âmes.» (Gn 46, 27). Car ces âmes ne descendirent pas en Egypte sans leur corps! Mais par l'âme seule, on désigne l'homme tout entier, une partie exprimant le tout. Inversement, seul le corps du Seigneur gisait dans le tombeau, et cependant, Marie ne cherchait pas le corps du Seigneur, mais le Seigneur qui avait été enlevé, le tout désignant la partie.

«Ayant dit cela, elle se retourna et vit Jésus debout, mais elle ne savait pas que c'était Jésus.» Notons-le, Marie, qui doutait encore de la Résurrection du Seigneur, eut à se retourner pour voir Jésus. C'est que son doute lui avait, pour ainsi dire, fait tourner le dos au Seigneur : elle ne croyait pas du tout qu'il fût ressuscité. Mais parce qu'elle aimait et doutait en même temps, elle le voyait sans le reconnaître; l'amour le lui montrait, le doute le lui cachait. Son ignorance est encore exprimée dans ce qui suit : «Elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : «Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu?») Cette question sur la cause de sa douleur vise à augmenter son désir, afin qu'en nommant celui qu'elle cherche, son amour s'embrace avec plus d'ardeur. «Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : «Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je le prendrai.» Il se pourrait bien que cette femme, tout en se trompant, puisqu'elle prenait Jésus pour le jardinier, ne se soit pas [vraiment] trompée. N'était-il pas pour elle un jardinier de l'âme? N'est-ce pas lui qui semait au cœur de Marie la semence de son amour, pour y faire pousser de verdoyantes vertus?

5. Pourquoi donc, en voyant celui qu'elle prenait pour le jardinier, lui dit-elle sans avoir encore précisé qui elle cherchait : «Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté...» Elle parle de lui sans l'avoir nommé, comme si elle avait déjà désigné celui dont le désir provoquait ses larmes. Mais n'est-ce pas dans l'âme l'effet habituel d'un violent amour, que de se persuader que personne n'ignore celui auquel on pense sans cesse? C'est avec raison que cette femme, qui ne dit pas qui elle cherche, dit cependant : «Si c'est toi qui l'as emporté...», car elle ne peut supposer inconnu d'autrui celui qu'un désir continu lui fait pleurer.

«Jésus lui dit : «Marie!») Il l'appelait tout à l'heure d'un nom commun à tout son sexe, et elle ne le reconnaissait pas; maintenant, il l'appelle par son nom. C'est comme s'il lui disait clairement : «Reconnais donc celui qui te reconnaît.» Il fut déclaré à un homme parfait lui aussi : «Je t'ai connu par ton nom.» (Ex 33, 12). Homme est notre nom commun à tous, Moïse est un nom propre, et le Seigneur lui affirme à juste titre qu'il le connaît par son nom, comme pour lui dire clairement : «Je te connais, non pas d'une manière globale comme tous les autres, mais d'une façon toute particulière.» Et parce qu'elle s'entend ainsi appelée par son nom, Marie reconnaît son Créateur et l'appelle aussitôt «Rabboni», c'est-à-dire : «Maître» : il était à la fois celui qu'elle cherchait au-dehors, et celui qui au-dedans lui apprenait à chercher.

L'évangéliste n'ajoute pas ce que fit la femme, mais on le devine à ce qu'elle entendit Jésus lui dire : «Ne me touche pas, car je ne suis pas encore remonté vers mon Père.» Ces paroles montrent que Marie voulut embrasser les pieds de celui qu'elle avait reconnu. Mais le Maître lui dit : «Ne me touche pas.» Ce n'est pas que le Seigneur refuse d'être touché par des femmes après sa Résurrection, puisqu'il est écrit des deux femmes venues à son tombeau : «Elles s'approchèrent et tinrent ses pieds embrassés.» (Mt 28, 9)

6. Mais la raison pour laquelle il ne doit pas être touché est indiquée dans ce qui suit : «Je ne suis pas encore remonté vers mon Père.» En notre cœur, en effet, Jésus remonte vers son Père lorsque nous le croyons égal au Père. Car dans le cœur de ceux qui ne le croient pas égal au Père, le Seigneur n'est pas encore remonté vers son Père. C'est donc celui qui croit le Fils co-éternel au Père, qui touche véritablement Jésus. Ainsi Jésus était-il déjà remonté vers le Père dans le cœur de Paul, quand cet apôtre déclarait : «Celui qui était de condition divine n'a pas considéré comme une usurpation d'être l'égal de Dieu.» (Ph 2, 6). Jean, lui aussi, a touché notre Rédempteur des mains de la foi, puisqu'il affirmait : «Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le

Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu. Tout a été fait par lui.» (Jn 1, 1-3). Il touche donc le Seigneur, celui qui le croit égal au Père par l'éternité de sa substance.

Mais d'aucuns se posent peut-être cette question sans l'exprimer : «Comment le Fils peut-il être égal au Père?» L'humaine nature s'étonne, en pareille matière, de ne pouvoir comprendre; il lui reste la possibilité de reconnaître, à partir d'autres sujets d'étonnement, que ce mystère est crédible. Car elle possède ce qu'il lui faut pour découvrir rapidement une réponse à cette question. Il est en effet certain que le Fils a créé sa mère, et c'est pourtant dans son sein virginal qu'il a été créé en son humanité. Pourquoi donc s'étonner qu'il soit égal à son Père, celui qui a précédé sa mère? Nous avons également appris, par le témoignage de Paul, que «le Christ est Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu» (1 Co 1, 24). Ainsi, penser que le Fils est inférieur au Père, c'est faire un tort tout particulier au Père, en proclamant que sa sagesse ne lui est pas égale. Quel homme puissant supporterait sans broncher qu'on vienne lui dire : «Tu es grand, certes, mais cependant, ta sagesse est plus petite que toi.» Le Seigneur lui-même déclare : «Le Père et moi, nous sommes un.» (Jn 10, 30). Il affirme par ailleurs : «Le Père est plus grand que moi» (Jn 14, 28), et il est aussi écrit de lui : «Il était soumis» à ses parents (Lc 2, 51). Comment donc s'étonner que le Fils se considère comme inférieur à son Père du Ciel en vertu de son humanité, lui qui, par elle, était déjà soumis à ses parents sur terre?

C'est selon cette humanité qu'il parle maintenant à Marie : «Va vers mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.» Puisqu'il dit «mon» puis «votre», pourquoi ne pas fusionner les deux en disant «notre»? C'est qu'une telle distinction montre la différence de relation qui existe entre lui et nous vis-à-vis de cet unique Père et Dieu. «Je monte vers mon Père», qui l'est par nature, «et votre Père», qui l'est par la grâce. «Vers mon Dieu», parce que je suis descendu; «vers votre Dieu», parce que vous monterez. Je suis homme, moi aussi, il est donc Dieu pour moi; vous êtes délivrés de l'erreur, il est donc Dieu pour vous. Ainsi, Père et Dieu, il l'est pour moi d'une façon différente, car celui qu'il a engendré comme Dieu avant tous les siècles, il l'a avec moi fait homme à la fin des siècles.

«Marie-Madeleine alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur et qu'il lui avait dit ces choses.» Voici que la faute du genre humain est détruite en la source même d'où elle était sortie. Puisqu'au paradis, c'est une femme qui a versé à l'homme [le poison de] la mort, c'est une femme aussi qui, venant du tombeau, annonce la vie aux hommes. Et celle qui rapporte les paroles de celui qui la vivifie est celle qui avait rapporté les paroles mortifères du serpent. Le Seigneur semble ainsi vouloir user non du langage des mots, mais de celui des faits, pour dire au genre humain : «De la main qui vous a tendu le breuvage de mort, oui, de cette même main, recevez la coupe de la vie.»

7. Nous avons commenté brièvement le texte de cet évangile; maintenant, avec l'aide du même Seigneur dont nous parlons, considérons la gloire de sa Résurrection et la tendresse de son amour paternel. Il a voulu se relever de la mort en toute hâte, pour que notre âme ne demeure pas longtemps dans la mort de l'incroyance. Aussi le psalmiste dit-il fort justement : «Au torrent, il s'abreuve en chemin; c'est pourquoi il redresse la tête.» (Ps 110, 7). Dans le genre humain, depuis le commencement même du monde, s'était répandu un torrent de mort; mais à ce torrent, le Seigneur s'est abreuvé en chemin, parce qu'il n'a goûté la mort qu'en passant. Il a également redressé la tête, car ce qu'en mourant, il avait déposé dans le tombeau, en ressuscitant, il l'a élevé au-dessus des anges. Et là même où il permit que les mains de ses persécuteurs exercent un moment leur fureur contre lui, il a frappé l'antique ennemi pour l'éternité. C'est ce que le Seigneur indique clairement au bienheureux Job : «Et Léviathan, le pêcheras-tu à l'hameçon?» (Jb 40, 25)

8. Léviathan, dont le nom signifie «Ajout-à-eux», désigne ce monstre marin qui dévore le genre humain : celui qui, en promettant à l'homme de lui «ajouter» la divinité, le dépouilla de son immortalité. C'est lui également qui a suggéré la faute de trahison au premier homme, et qui, en y engageant ceux qui le suivent par une détestable persuasion, accumule sur eux peine sur peine.

Sur un hameçon, on montre l'appât, mais on cache l'aiguillon. Le Père tout-puissant a ainsi attrapé Léviathan à l'hameçon en envoyant à la mort son Fils unique incarné, en lequel se joignaient la chair accessible à la souffrance, qu'on pouvait voir, et la divinité inaccessible à la souffrance, qu'on

ne pouvait pas voir. Et quand, par les persécuteurs du Seigneur interposés, le Serpent mordit à l'appât du corps dans le Christ, l'aiguillon de la divinité le transperça. Au début, le monstre avait bien reconnu à ses miracles que Jésus était Dieu, mais de voir ce Dieu ainsi passible le fit douter de ce qu'il avait d'abord reconnu. Comme un hameçon qui attire un animal vorace par un morceau de chair apparent, puis s'accroche au gosier de qui l'a avalé, la divinité s'est cachée au temps de la Passion pour porter un coup mortel. Le monstre s'est laissé prendre à l'hameçon de l'Incarnation : appâté par le corps, il fut transpercé par l'aiguillon de la divinité. Là se tenait l'humanité pour attirer à elle l'animal vorace; là se trouvait la divinité pour le transpercer. Là se voyait la faiblesse pour attirer [le ravisseur]; là se cachait la force qui lui ferrerait le gosier. Il fut donc attrapé à l'hameçon, puisque c'est en mordant qu'il périt. Il perdit les mortels, qui lui appartenaient en droit, pour avoir osé exiger la mort d'un immortel, sur qui il n'avait aucun droit.

9. Si cette Marie dont nous parlons est vivante, c'est parce que le Seigneur, qui ne devait rien à la mort, a accepté de mourir pour le genre humain. Et nous-mêmes, qui nous donne de revenir chaque jour à la vie après nos péchés, sinon le Créateur sans péché, qui descendit pour subir notre châtement? Oui, l'antique ennemi a désormais lâché le butin qu'il avait pris sur le genre humain. Il a perdu [le fruit de] sa victoire obtenue par la ruse. Chaque jour, des pécheurs reviennent à la vie; chaque jour, ils sont arrachés de sa gueule par la main du Rédempteur. Aussi est-ce à juste titre que la voix du Seigneur demande encore au bienheureux Job : «Lui perforeras-tu la mâchoire avec un anneau?» (Jb 40, 26). Un anneau encercle et resserre ce sur quoi on le referme. Que désigne donc cet anneau, sinon la divine miséricorde qui nous enveloppe? Celle-ci perfore la mâchoire de Léviathan lorsqu'elle continue de nous montrer le remède de la pénitence après nous avoir vus commettre ce qu'elle défend. Le Seigneur perfore d'un anneau la mâchoire de Léviathan : dans l'ineffable puissance de sa miséricorde, il s'oppose à la méchanceté de l'antique ennemi en le contraignant parfois à relâcher même ceux qu'il tenait déjà. Quand ceux qui ont péché reviennent à l'innocence, c'est comme s'ils tombaient de la gueule du monstre. Et si cette gueule n'était pas transpercée, qui, parmi ceux qu'il a une fois engloutis, en réchapperait? Ne tenait-il pas Pierre dans sa gueule, lorsque celui-ci renia [son Maître]? Ne tenait-il pas David dans sa gueule, lorsque celui-ci se plongea dans un tel abîme de luxure? Mais quand ils revinrent tous deux à la vie par la pénitence, c'est un peu comme si Léviathan les avait relâchés par le trou de sa mâchoire. Pierre et David ont échappé à sa gueule par le trou de sa mâchoire, lorsqu'après avoir fait tant de mal, ils sont revenus au bien en faisant pénitence.

Quel homme peut échapper à la gueule de Léviathan, en ne commettant aucune faute? C'est bien là que nous reconnaissons tout ce que nous devons au Rédempteur du genre humain! Il ne nous a pas seulement interdit de nous jeter dans la gueule de Léviathan, mais il nous a encore permis d'en ressortir. Il n'a pas enlevé l'espérance au pécheur, car il a troué la mâchoire du monstre pour y laisser une voie d'évasion : ainsi, l'imprudent qui n'a pas voulu prendre par avance les précautions lui évitant d'être mordu, peut du moins s'échapper après la morsure. La médecine céleste vient donc partout à notre secours : elle donne à l'homme des préceptes pour qu'il ne pèche pas, et s'il a péché quand même, elle lui donne des remèdes pour qu'il ne désespère pas. Craignons donc par-dessus tout de nous laisser prendre dans la gueule de ce Léviathan par l'attrait du péché; et cependant, si nous y sommes pris, ne désespérons pas : si nous pleurons bien tous nos péchés, nous trouverons encore dans sa mâchoire une ouverture par où nous évader.

10. Marie, celle dont nous parlons, peut ici comparaître en témoin de la miséricorde divine, elle à propos de qui le pharisien, voulant empêcher le jaillissement de la Bonté, disait : «Si cet homme était prophète, il saurait bien qui et de quelle espèce est cette femme qui le touche, et que c'est une pécheresse.» (Lc 7, 39). Mais elle lava de ses larmes les souillures de son cœur et de son corps, et elle toucha les pieds de son Rédempteur, en abandonnant ses voies perverses. Elle était assise aux pieds de Jésus, et elle écoutait la parole de sa bouche. Elle s'était attachée à Jésus vivant; mort, elle le cherchait : elle trouva vivant celui qu'elle cherchait mort. Et la grâce lui fit occuper une telle place près de lui que c'est elle qui porta son message aux apôtres, ses messagers en titre.

Que devons-nous donc voir en cela, mes frères, que devons-nous voir, sinon l'immense miséricorde de notre Créateur, qui nous donne en exemple de pénitence ceux qu'il a fait revivre par la pénitence après leur chute? Je jette les yeux sur Pierre, je considère le larron, j'examine Zachée, je regarde Marie, et je ne vois partout qu'exemples d'espérance et de pénitence exposés à nos yeux. Regarde Pierre, toi dont la foi, peut-être, a défailli : il pleura amèrement sur la lâcheté de son reniement. Regarde le larron, toi qui as brûlé de méchanceté et de cruauté contre ton prochain : sur le point de mourir, il se repentit pourtant et parvint aux récompenses de la vie. Regarde Zachée, toi qui, dévoré d'une ardente avarice, as dépouillé autrui : il rendit le quadruple à ceux qu'il avait pu voler. Regarde Marie, toi qui, consumé par le feu d'un désir mauvais, as perdu la pureté de la chair : elle a brûlé en elle l'amour charnel par le feu de l'amour divin.

C'est ainsi que le Dieu tout-puissant nous met partout devant les yeux des modèles à imiter, que partout il nous propose des exemples de sa miséricorde. Prenons donc en horreur les mauvaises actions, même celles que nous avons commises. Le Dieu tout-puissant oublie volontiers que nous avons été coupables; il est prêt à compter notre pénitence pour de l'innocence. Si nous nous sommes souillés après les eaux salutaires [du baptême], renaissions par les larmes. Et selon la parole du premier Pasteur, «comme des petits enfants venant de naître, désirez ardemment le lait» (1 P 2, 2). Revenez, petits enfants, au sein de votre Mère, la Sagesse éternelle; sucez les généreuses mamelles de la tendresse de Dieu; pleurez vos fautes passées, évitez celles qui vous menacent. Notre Rédempteur consolera vos larmes d'un jour par une joie éternelle, lui qui, étant Dieu, vit et règne avec Dieu le Père dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen.

1 Le ciel aérien, qui entoure la terre (l'atmosphère), est lui-même enveloppé par le ciel éthéré (l'éther). Selon saint Basile (IV^e siècle), le ciel éthéré est un lieu créé bien avant le monde visible, et donc entièrement distinct du ciel aérien que nous voyons (cf. Hom. 1 in Hexæmeron, n. 5, PG 29, 13).

2 Homo purus : un homme qui n'est qu'homme, qui n'est pas à la fois homme et Dieu comme le Christ.

3 «Nous la gardons comme une ancre de l'âme, sûre et ferme, cette espérance qui pénètre jusqu'au-delà du voile, dans le sanctuaire où Jésus est entré pour nous comme un précurseur.» (He 6, 19-20)

Homélie 33

Prononcée devant le peuple
dans la basilique de saint Clément

fin septembre 592 (au cours des Quatre-Temps d'automne)

La pécheresse chez le pharisien

Saint Grégoire a les larmes aux yeux pour commenter l'évangile où Luc nous montre la pécheresse aux pieds de Jésus. Il ne fait pour lui aucun doute que cette femme est Marie-Madeleine, elle-même identifiée à la sœur de Lazare. Les Pères de l'Eglise s'étaient montrés très divisés sur cette question, et c'est, semble-t-il, sous l'influence de saint Augustin que notre auteur a adopté sa position. Si l'Eglise ne s'est jamais prononcée officiellement sur ce point, l'opinion du saint pape s'est cependant imposée à presque tous les auteurs du moyen âge latin.

L'orateur commence par exposer le sens littéral de la scène (l'histoire), puis il en donne le sens symbolique, avant d'en tirer un hymne vibrant à la miséricorde divine.

I- (1-4) Le récit montre que la pénitence de Marie a été complète : elle a offert en sacrifice tout ce qui lui avait servi à pécher. L'histoire fait voir également que le pharisien était peut-être aussi malade que la pécheresse, mais qu'en plus il l'ignorait. Combien d'évêques, hélas, ressemblent à ce pharisien et regardent avec mépris les pécheurs qui se confessent à eux ! Qu'ils commencent donc par pleurer leurs propres péchés, et tirent de là un peu plus de compassion pour leurs pénitents.

II- (5-6) L'allégorie considère le pharisien comme le type du peuple juif, et la femme comme celui des païens convertis. Grégoire nous dit ce que représentent les pieds du Sauveur, nos cheveux, les baisers dont nous couvrons ses pieds, et le parfum que nous y versons. Sous ces images, il nous donne avec son talent habituel une belle leçon de théologie morale sur les vertus de foi et de charité.

III- (7-8) Le prédicateur devient lyrique à la fin, comme chaque fois qu'il est amené à chanter la bonté miséricordieuse du Seigneur envers les pécheurs. S'inspirant du Cantique des Cantiques, il nous montre notre Dieu très aimant venant à nous comme le petit faon qui cherche un peu de fraîcheur à l'heure brûlante de la canicule. Usant ensuite d'images bibliques très parlantes, l'orateur explique que les commandements nous sont devenus supportables, depuis que Dieu nous invite par eux à confesser nos manquements. Il est prêt à nous accueillir après tous nos adultères : ne gâchons pas une telle chance, et jetons-nous dans le sein de sa miséricorde.

Voici une Homélie à faire lire à nos contemporains, qui ont tant besoin de miséricorde.

Lc 7, 36-50

En ce temps-là, un pharisien invita Jésus à manger avec lui. Jésus entra dans la maison du pharisien et se mit à table. Or voici qu'une femme qui était une pécheresse dans la ville, ayant appris qu'il était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre plein de parfum, et se tenant derrière lui, à ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes et à les essuyer avec les cheveux de sa tête; et elle les baisait et y répandait du parfum.

Voyant cela, le pharisien qui l'avait invité se dit en lui-même : «Si cet homme était prophète, il saurait bien qui et de quelle espèce est la femme qui le touche, et que c'est une pécheresse.» Mais prenant la parole, Jésus lui dit : «Simon, j'ai quelque chose à te dire.» «Parle, Maître», dit ce dernier. «Un créancier avait deux débiteurs. L'un devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi payer leur dette, il en fit grâce à tous deux. Lequel donc l'aimera davantage?» Simon répondit : «Celui, je pense, auquel il a fait grâce de plus.» Et Jésus lui dit : «Tu as bien jugé.»

Et se tournant vers la femme : «Tu vois cette femme? dit-il à Simon. Je suis entré dans ta maison, et tu n'as pas versé d'eau sur mes pieds; elle, au contraire, a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser; elle, au contraire, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé de me baiser les pieds. Tu n'as pas répandu d'huile sur ma tête; elle, au contraire, a répandu du parfum sur mes pieds. A cause de cela, je te le dis, ses nombreux péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui l'on remet moins aime moins.» Puis il dit à la femme : «Tes péchés te sont remis.» Et ceux qui étaient à table avec lui se mirent à dire en eux-mêmes : «Quel est donc celui-ci, qui remet même les péchés?» Mais il dit à la femme : «Ta foi t'a sauvée! Va en paix.»

Quand je pense au repentir de Marie, j'ai plus envie de pleurer que de dire quelque chose. En effet, quel cœur, fût-il de pierre, ne se laisserait attendrir par l'exemple de pénitence que nous donnent les larmes de cette pécheresse? Elle a considéré ce qu'elle avait fait, et n'a pas voulu mettre de limite à ce qu'elle allait faire. La voici qui s'introduit parmi les convives : elle vient sans y être invitée, et en plein festin, elle offre ses larmes [en spectacle]. Apprenez ici de quelle douleur brûle cette femme, elle qui ne rougit pas de pleurer même en plein festin.

Celle que Luc appelle une pécheresse, et que Jean nomme Marie (cf. Jn 11, 2), nous croyons qu'elle est cette Marie de laquelle, selon Marc, le Seigneur a chassé sept démons (cf. Mc 16, 9). Et que désignent ces sept démons, sinon l'universalité de tous les vices? Puisque sept jours suffisent à

embrasser l'ensemble du temps, le chiffre sept figure à bon droit l'universalité. Marie a donc eu en elle sept démons, car elle était remplie de tous les vices. Mais voici qu'ayant aperçu les taches qui la déshonoraient, elle courut se laver à la source de la miséricorde, sans rougir en présence des convives. Si grande était sa honte au-dedans qu'elle ne voyait plus rien au-dehors dont elle dût rougir.

Que faut-il donc admirer le plus, mes frères : Marie qui vient, ou le Seigneur qui l'accueille? Dois-je dire qu'il l'accueille, ou bien qu'il l'attire? Je dirai mieux encore : il l'attire et l'accueille, car c'est bien le même qui l'attire de l'intérieur par sa miséricorde et l'accueille au-dehors par sa douceur.

Mais voyons maintenant, à travers le texte du Saint Evangile, l'ordre même qu'elle observe pour venir à sa guérison.

2. «Elle apporta un vase d'albâtre plein de parfum, et se tenant derrière Jésus, à ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes et à les essuyer avec les cheveux de sa tête; et elle les baisait et y répandait du parfum.» Il est bien évident, mes frères, que cette femme, autrefois adonnée à des actions défendues, s'était servi de parfum pour donner à sa chair une odeur [agréable]. Ce qu'elle s'était accordé à elle-même d'une façon honteuse, elle l'offrait désormais à Dieu d'une manière digne de louange. Elle avait désiré les choses de la terre par ses yeux, mais les mortifiant à présent par la pénitence, elle pleurait. Elle avait fait valoir la beauté de ses cheveux pour orner son visage, mais elle s'en servait maintenant pour essuyer ses larmes. Sa bouche avait prononcé des paroles d'orgueil, mais voici que baisant les pieds du Seigneur, elle fixait cette bouche dans la trace des pas de son Rédempteur. Ainsi, tout ce qu'elle avait en elle d'attraits pour charmer, elle y trouvait matière à sacrifice. Elle transforma ses crimes en autant de vertus, en sorte que tout ce qui en elle avait méprisé Dieu dans le péché fût mis au service de Dieu dans la pénitence.

3. Cependant, à la vue de telles actions, le pharisien conçoit du mépris, et il ne blâme pas seulement la femme pécheresse qui vient, mais aussi le Seigneur qui l'accueille, se disant en lui-même : «Si cet homme était prophète, il saurait bien qui et de quelle espèce est la femme qui le touche, et que c'est une pécheresse.» Voyez ce pharisien, avec en lui cet orgueil véritable et cette fausse justice : il blâme la malade de sa maladie et le Médecin de ses soins, alors qu'il est lui-même malade, sans le savoir, de la blessure de l'élévation. Le Médecin se trouvait là entre deux malades. Mais l'un de ces malades, en proie à la fièvre, gardait pleine conscience, alors que l'autre, lui aussi en proie à la fièvre en sa chair, avait en plus perdu conscience en son esprit. La femme pleurait ce qu'elle avait fait; le pharisien, lui, gonflé de sa fausse justice, rendait son mal encore plus virulent. En sa maladie, il avait donc aussi perdu conscience, lui qui ne savait même pas qu'il était loin de la santé.

Mais un gémissement vient ici nous contraindre à jeter les yeux sur certains évêques : arrive-t-il par hasard qu'ils aient, dans l'exercice de leurs fonctions sacerdotales, accompli quelque action extérieurement bonne, fût-elle insignifiante, et les voilà qui se mettent à regarder leurs ouailles avec mépris, à dédaigner tous les pécheurs qui se rencontrent dans le peuple, à refuser de compatir avec ceux qui leur avouent leurs fautes, et enfin, tout comme le pharisien, à ne pas se laisser toucher par la femme pécheresse. Car si cette femme était venue aux pieds du pharisien, il l'aurait certainement repoussée de sa chaussure pour qu'elle s'en aille. Il aurait cru [sinon] se souiller du péché d'autrui. Mais parce qu'il n'était pas rempli de la justice véritable, il était malade du fait de la blessure d'autrui. C'est pourquoi, lorsque nous voyons des pécheurs, leur malheur doit toujours nous inciter à pleurer d'abord sur nous-mêmes, puisque nous sommes peut-être tombés dans des fautes semblables, ou que, si nous n'y sommes déjà tombés, nous pourrions y tomber.

Et si la sévérité du supérieur doit toujours poursuivre les vices au nom de la discipline, il nous faut cependant bien observer que nous devons être sévères pour les vices, mais compatissants pour la nature. S'il est en effet nécessaire de punir le pécheur, nous devons veiller à la formation du prochain. Or, du moment que notre prochain se punit lui-même de ses actes passés par la pénitence, il n'est déjà plus un pécheur : uni à la justice de Dieu, il se dresse contre lui-même et corrige en lui ce que cette même justice y trouve de répréhensible.

4. Écoutons maintenant le jugement qui va confondre ce pharisien plein d'orgueil et d'arrogance. Le Seigneur lui rétorque la parabole des deux débiteurs, dont l'un doit moins et l'autre plus; il lui demande lequel des deux débiteurs va aimer davantage celui qui leur aura remis leur dette à tous deux. A quoi le pharisien répond aussitôt : «Celui-là aime davantage auquel on remet le plus.» Il faut noter ici que lorsque le pharisien fournit par son propre jugement ce qui va le confondre, il agit comme le fou qui apporte la corde pour le lier. Le Seigneur lui énumère alors les bonnes actions de la pécheresse et ses mauvaises actions de faux juste : «Je suis entré dans ta maison, et tu n'as pas versé d'eau sur mes pieds; elle, au contraire, a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser; elle, au contraire, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé de me baiser les pieds. Tu n'as pas répandu d'huile sur ma tête; elle, au contraire, a répandu du parfum sur mes pieds.» A cette énumération, le Seigneur ajoute une sentence : «A cause de cela, je te le dis, ses nombreux péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.» Que pensons-nous que soit l'amour, mes frères, sinon un feu? Et la faute, sinon de la rouille? C'est pour cela que le Seigneur déclare : «Ses nombreux péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.» C'est comme s'il disait clairement : «Elle a complètement consumé en elle la rouille du péché, parce qu'elle est tout embrasée du feu de l'amour.» Car la rouille du péché est d'autant mieux consumée que le cœur du pécheur brûle du grand feu de la charité.

Voilà guérie celle qui était venue souffrante à son Médecin; mais voilà aussi que d'autres souffrent du fait de sa guérison. Les convives qui mangeaient avec le Seigneur se sont en effet indignés, et se sont dit au-dedans d'eux-mêmes : «Quel est donc celui-ci, qui remet même les péchés?» Mais le céleste Médecin ne méprise pas les malades, alors même qu'il voit leur état empirer à l'occasion de ses soins.

Quant à celle qu'il a guérie, il l'affermir par ce jugement plein de bonté : «Ta foi t'a sauvée! Va en paix.» La foi l'a en effet sauvée, puisqu'elle n'a pas douté de pouvoir obtenir ce qu'elle demandait. Mais elle tenait la certitude même de son espérance de celui à qui l'espérance lui faisait demander le salut. Elle reçoit l'ordre d'aller en paix, afin de ne plus dévier hors de la route de la vérité dans un chemin de scandale. C'est en ce sens que Zacharie dit : «Pour diriger nos pas sur la voie de la paix.» (Lc 1, 79). Car nous dirigeons nos pas sur la voie de la paix quand le chemin suivi par nos actes ne nous éloigne pas de la grâce de notre Créateur.

5. Nous avons, frères très chers, parcouru cet évangile en suivant le déroulement historique des faits; nous allons maintenant, si vous le voulez bien, l'examiner dans son sens symbolique. Que figure le pharisien qui présume de sa fausse justice, sinon le peuple juif? Et que désigne la femme pécheresse qui se jette aux pieds du Seigneur en pleurant, sinon les païens convertis? Elle est venue avec son vase d'albâtre, elle a répandu le parfum, elle s'est tenue derrière le Seigneur, à ses pieds, les a arrosés de ses larmes et essuyés de ses cheveux, et ces mêmes pieds qu'elle arrosait et essuyait, elle n'a cessé de les baiser. C'est donc bien nous que cette femme représente, pour autant que nous revenions de tout notre cœur au Seigneur après avoir péché et que nous imitions les pleurs de sa pénitence. Quant au parfum, qu'exprime-t-il, sinon l'odeur d'une bonne réputation? D'où la parole de Paul : «Nous sommes en tout lieu pour Dieu la bonne odeur du Christ.» (2 Co 2, 15). Si donc nous accomplissons de bonnes œuvres, qui imprègnent l'Eglise d'une bonne odeur en en faisant dire du bien, que faisons-nous d'autre que verser du parfum sur le corps du Seigneur?

La femme se tient près des pieds de Jésus. Nous nous dressons contre les pieds du Seigneur quand nous nous opposons à ses voies par les péchés où nous demeurons. Mais si, après ces péchés, nous opérons une vraie conversion, nous nous tenons dès lors en arrière près de ses pieds, puisque nous suivons les traces de celui que nous avons combattu.

La femme arrose de ses larmes les pieds de Jésus : c'est ce que nous accomplissons nous aussi en vérité si un sentiment de compassion nous incline vers tous les membres du Seigneur, quels qu'ils soient, si nous compatissons aux tribulations endurées par ses saints et si nous faisons nôtre leur tristesse.

La femme essuie de ses cheveux les pieds qu'elle a arrosés. Or les cheveux sont pour le corps une surabondance inutile. Et quelle meilleure image trouver d'une excessive possession des choses de la

terre que les cheveux, qui surabondent bien au-delà du nécessaire et qu'on coupe sans même qu'on le sente?

Nous essayons donc de nos cheveux les pieds du Seigneur lorsqu'à ses saints, envers qui la charité nous fait compatir, nous manifestons aussi de la pitié au moyen de notre superflu, en sorte que si notre esprit souffre pour eux de compassion, notre main aussi montre par sa générosité la souffrance que nous éprouvons. Car il arrose de ses larmes les pieds du Rédempteur, mais ne les essuie pas de ses cheveux, celui qui, tout en compatissant à la douleur de ses proches, ne leur manifeste cependant pas sa pitié au moyen de son superflu. Il pleure, mais n'essuie pas [les pieds du Seigneur], celui qui accorde [à son prochain] des paroles de compassion pour sa souffrance, mais sans diminuer en rien l'intensité de cette souffrance en subvenant à ce qui [lui] manque.

La femme baise les pieds qu'elle essuie : c'est ce que nous accomplissons pleinement nous aussi si nous montrons de l'empressement à aimer ceux que nous soutenons de nos largesses, de crainte, sinon, que la nécessité où se trouve le prochain ne nous paraisse pesante, que l'indigence à laquelle nous subvenons ne devienne pour nous un fardeau, et qu'au moment où notre main fournit le nécessaire, notre âme ne commence à s'engourdir à l'écart de l'amour.

6. Les pieds peuvent aussi symboliser le mystère de l'Incarnation, par lequel Dieu a touché la terre en assumant notre chair : «Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.» (Jn 1, 14). Nous baisons donc les pieds du Rédempteur quand nous aimons de tout notre cœur le mystère de son Incarnation. Nous répandons du parfum sur ses pieds lorsque nous prêchons la puissance de son humanité par tout le bien qu'en dit la Sainte Ecriture.

Le pharisien voit la femme agir ainsi et l'en jalouse, parce que du fait de la malice qui l'habite, le peuple juif est rongé d'envie, en constatant que les païens prêchent [le vrai] Dieu. Mais notre Rédempteur énumère les actes de cette femme, comme il pourrait le faire des bonnes actions des païens, pour que le peuple juif reconnaisse le mal où il gît. A travers le pharisien réprimandé, c'est, comme nous l'avons dit, le peuple juif incrédule qui est représenté.

«Je suis entré dans ta maison, et tu n'as pas versé d'eau sur mes pieds; elle, au contraire, a arrosé mes pieds de ses larmes.» Si l'eau est pour nous quelque chose d'extérieur, les larmes, elles, sont au-dedans de nous; ainsi, même ses biens extérieurs, le peuple juif infidèle ne les a jamais accordés au Seigneur, alors que les païens convertis ne se sont pas contentés de lui sacrifier leurs biens, mais ont été jusqu'à répandre leur sang pour lui.

«Tu ne m'as pas donné de baiser; elle, au contraire, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé de me baiser les pieds.» Le baiser est un signe de l'amour. Et le peuple juif infidèle n'a pas donné à Dieu de baiser, puisqu'il n'a pas voulu aimer par charité celui qu'il servait par crainte. Au contraire, les païens, appelés [au salut], ne cessent de baiser les pieds de leur Rédempteur, car ils soupirent d'amour pour lui continuellement. Ce qui fait dire à l'épouse du Cantique des Cantiques au sujet de son Rédempteur : «Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.» (Ct 1, 2). C'est à bon droit que l'épouse désire le baiser de son Rédempteur quand elle se prépare à lui obéir par amour.

«Tu n'as pas répandu d'huile sur ma tête.» Si nous considérons que les pieds du Seigneur représentent le mystère de son Incarnation, sa tête est un symbole approprié de sa divinité. D'où la parole de Paul : «La tête du Christ, c'est Dieu.»

(1 Co 11, 3). C'est bien en Dieu et non en eux-mêmes, simples humains, que les Juifs faisaient profession de croire. Mais le Seigneur dit au pharisien : «Tu n'as pas répandu d'huile sur ma tête», parce que le peuple juif a négligé de prêcher par de dignes louanges cette puissance même de la divinité en laquelle il s'était engagé à croire. «Elle, au contraire, a répandu du parfum sur mes pieds», puisque par leur foi au mystère de l'Incarnation du Seigneur, les païens ont prêché par de très hautes louanges même ce qu'il avait de plus bas¹.

Notre Rédempteur conclut son énumération de bonnes actions lorsqu'il y ajoute cette sentence : «A cause de cela, je te le dis, ses nombreux péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.» C'est comme s'il disait clairement : «Même si la chose qu'on doit brûler est très coriace, le feu de l'amour surabonde pourtant, en sorte qu'il consume même ce qui est coriace.»

7. On a plaisir à considérer en tout cela tant de bonté miséricordieuse. En quelle estime faut-il que la Vérité tienne les œuvres de cette femme pécheresse mais pénitente, pour les énumérer à son contradicteur avec un tel luxe de précisions! Le Seigneur était à la table du pharisien, mais se délectait des nourritures de l'âme auprès de la femme pénitente. Chez le pharisien, il prenait une nourriture extérieure, mais chez la femme pécheresse et néanmoins convertie, une nourriture intérieure. Voilà pourquoi la sainte Eglise, qui recherche son Seigneur sous la forme du petit faon des cerfs, lui demande dans le Cantique des Cantiques : «Dis-moi, ô toi que mon cœur aime, où tu mènes paître, où tu reposes à midi.» (Ct 1, 7). Le Seigneur est appelé le petit faon des cerfs, lui qui, en vertu de la chair qu'il a assumée, est le fils des anciens Pères. A midi, l'ardeur de la canicule se fait plus brûlante, et le petit faon cherche un endroit ombragé, à l'abri des attaques embrasées de la chaleur. Le Seigneur se repose donc dans les cœurs qui ne sont ni brûlés par l'amour du siècle présent, ni consumés par les désirs de la chair, ni desséchés d'anxiété sous l'effet de la brûlure des convoitises de ce monde. C'est ainsi que Marie s'entendit déclarer : «L'Esprit-Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre.» (Lc 1, 35). Si le petit faon cherche un endroit ombragé pour paître à midi, c'est que le Seigneur choisit pour y paître des âmes tempérées par l'ombre de la grâce, qui ne sont plus brûlées par le feu des désirs corporels. La femme pénitente nourrissait donc le Seigneur au-dedans, d'une nourriture plus substantielle que celle fournie au-dehors par le pharisien : tel un petit faon, notre Rédempteur, s'éloignant de l'embrasement charnel, venait se réfugier en l'âme de cette pécheresse, qui, après avoir brûlé du feu des vices, avait retrouvé la fraîcheur dans l'ombre de la pénitence.

8. Mesurons l'immense bonté qui le pousse non seulement à admettre près de lui la femme pécheresse, mais aussi à lui offrir ses pieds à toucher. Considérons la grâce du Dieu de miséricorde, et condamnons la multitude de nos fautes. Voici que nous péchons : il le voit et le supporte. Voici que nous lui résistons : il le tolère et n'en continue pas moins dans sa bonté à nous appeler chaque jour par son Evangile. Il ne requiert que notre aveu fait d'un cœur pur, et il pardonne tout ce que nous avons fait de mal. Il adoucit pour nous la sévérité de la Loi par sa miséricorde de Rédempteur. N'était-il pas écrit dans cette Loi : si quelqu'un fait ceci ou cela, il mourra puni de mort; si quelqu'un fait telle ou telle chose, on le lapidera (cf. Lv 20)? Notre Créateur et Rédempteur étant apparu dans la chair, ce n'est plus le châtiment, mais la vie qu'il promet à l'aveu des péchés : il accueille la femme qui confessait ses blessures, et la renvoie guérie. Il infléchit donc la dureté de la Loi dans le sens de la miséricorde : ceux que la Loi condamne dans sa justice, lui-même les délivre dans sa miséricorde.

Aussi est-il écrit fort à propos dans la Loi : «Comme les mains de Moïse étaient alourdies, ayant pris une pierre, ils la placèrent sous lui. Il s'assit dessus, et en même temps Aaron et Hur soutenaient ses mains.» (Ex 17, 12). Moïse s'assit sur une pierre lorsque la Loi vint se reposer dans l'Eglise. Mais cette même Loi avait les mains alourdies, parce qu'elle ne supportait pas les pécheurs avec miséricorde, mais les frappait avec une grande sévérité. Or le nom d'Aaron veut dire «montagne de la force», et celui d'Hur, «feu». Que symbolise donc cette montagne de la force, sinon notre Rédempteur, dont il est dit par le prophète : «Il arrivera, à la fin des jours, que la montagne de la maison du Seigneur sera établie au sommet des montagnes.» (Is 2, 2). Et que figure le feu, sinon l'Esprit-Saint, dont le Rédempteur déclare : «Je suis venu jeter le feu sur la terre.» (Lc 12, 49). Ainsi, Aaron et Hur soutiennent les mains alourdies de Moïse et les rendent, de ce fait, plus légères, puisque le Médiateur entre Dieu et les hommes, venant avec le feu du Saint-Esprit, a montré que si les lourds commandements de la Loi ne pouvaient être portés tant qu'ils étaient observés selon la chair, ils nous devenaient tolérables quand nous les comprenions au sens spirituel. Car il rendit légères, pour ainsi dire, les mains de Moïse, en changeant le poids des commandements de la Loi en force de confession². A nous qui faisons usage de cette force, il promet la miséricorde lorsqu'il affirme par le prophète : «Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.» (Ez 33, 11)

Il dit encore à ce sujet à chacune de nos âmes pécheresses, figurées par la Judée : «Si un homme a quitté son épouse et que celle-ci, une fois partie, est devenue la femme d'un autre, [le premier

homme] reviendra-t-il encore vers elle? Cette femme n'aura-t-elle pas été profanée et souillée? Mais toi, tu t'es adonnée à la débauche avec beaucoup d'amants! Cependant, reviens à moi, dit le Seigneur.» (Jr 3, 1). Voyez cette parabole de la femme impudique que Dieu nous a donnée. Il nous fait voir que son mari ne peut plus la reprendre après ses désordres. Mais il dépasse par sa miséricorde la parabole même qu'il nous a proposée, puisque tout en disant que la femme qui s'est livrée à la débauche ne peut aucunement être reprise, il attend cependant pour la reprendre l'âme qui s'est livrée à la débauche. Considérez, mes frères, l'excès de cette bonté : il dit qu'on ne peut pas faire telle chose, et se montre pourtant prêt à l'accomplir, contre le cours normal des choses. Voyez comme il appelle ceux-là mêmes dont il dénonce les souillures, et recherche pour les embrasser ceux-là mêmes dont il se plaint d'avoir été abandonné.

Que personne ne perde le moment favorable à une telle miséricorde. Que nul ne rejette les remèdes offerts par la bonté divine. Voici que l'amour bienveillant de Dieu nous invite à revenir lorsque nous nous sommes détournés, et qu'il prépare le sein de sa bonté pour notre retour. Que chacun mesure de quelle dette il est redevable, quand Dieu l'attend sans s'exaspérer de se voir dédaigné. Celui qui a refusé de persévérer, qu'il revienne. Celui qui a négligé de rester debout, qu'il se relève du moins après sa chute. Notre Créateur nous fait saisir l'amour immense avec lequel il nous attend, lorsqu'il dit par la bouche du prophète : «J'ai fait attention et j'ai écouté : nul ne parle comme il faut; il n'y en a aucun qui amende ses pensées en son cœur et qui dise : «Qu'ai-je fait là?»» (Jr 8, 6). Nous n'aurions jamais dû avoir de pensées perverses; mais puisque nous n'avons pas voulu avoir des pensées droites, voici que Dieu patiente encore, pour nous permettre d'amender nos pensées. Voyez ce sein d'une bonté si pleine de tendresse, et considérez quel giron de miséricorde vous est ouvert : ceux qui avaient des pensées perverses étaient perdus pour Dieu, mais il les recherche quand leurs pensées se retournent vers le bien.

Ramenez donc les yeux de votre esprit sur vous, frères très chers, oui, sur vous, et proposez-vous d'imiter l'exemple de cette pécheresse pénitente. Pleurez toutes les fautes que vous vous souvenez d'avoir commises aussi bien dans votre adolescence que dans votre jeunesse; lavez par vos larmes les taches de vos mœurs et de vos œuvres. Aimons désormais les pieds de notre Rédempteur, que nous avons méprisés en péchant. Voici que, comme nous l'avons dit, le sein de la miséricorde céleste s'ouvre pour nous recevoir, sans mépris pour notre vie corrompue. En concevant de l'horreur pour nos souillures, nous nous accordons à la pureté intérieure. Le Seigneur nous embrasse avec tendresse quand nous revenons à lui, parce qu'il ne peut plus juger la vie des pécheurs indigne de lui, dès lors qu'elle est lavée par les larmes, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur, qui, étant Dieu, vit et règne avec le Père dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen.

1 Comme les vaches restent attachées aux petits veaux qu'elles ont laissés à l'étable.

2 C'est-à-dire l'argent nécessaire à la construction.